Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*

Paris, Éd. du Cerf, coll. Humanités, 2010

Benoît Sans

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2864>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2864

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 385-387

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Benoît Sans, « Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2864>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*

Paris, Éd. du Cerf, coll. Humanités, 2010

Benoît Sans

RÉFÉRENCE

Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*, Paris, Éd. du Cerf, coll. Humanités, 2010, 487 p.

- 1 De l'Antiquité à nos jours, le pouvoir des émotions a toujours fasciné les hommes et a été l'objet d'un intérêt constant dans de nombreux domaines du savoir. Ce mouvement s'est encore accentué ces dernières années en philosophie, en sociologie, en psychologie ou dans les neurosciences qui tentent de mettre en évidence la rationalité du fait émotionnel. Les études en linguistique et en argumentation ne sont pas non plus en reste : dans ce cas, il s'agit d'identifier les modalités d'inscription de l'émotion dans le discours et d'envisager leur utilisation dans une visée persuasive. Depuis Aristote, les Anciens, et particulièrement du côté latin, chez Cicéron ou Quintilien, soulignaient le rôle décisif du *pathos* pour émouvoir les juges et emporter une décision favorable. Tout cela, Raphaël Micheli le sait très bien et le montre avec un grand sens de la synthèse et de la critique, mais il entend aussi, dès la première page de son livre, se distinguer de siècles de discussions avec l'hypothèse suivante : « L'idée est que les locuteurs ne font pas seulement appel aux émotions afin d'accroître l'efficacité d'un argument portant sur des opinions ou des dispositions à l'action : les émotions peuvent également, dans certains cas, devenir les objets même de l'argumentation » (p. 9).

- 2 Autrement dit, le *pathos* n'est plus seulement conçu comme un adjuvant mais devient l'objet, et parfois même l'enjeu, de l'argumentation. Cette idée, soufflée par Christian Plantin, s'appuie sur l'observation d'un phénomène récurrent dans les interactions qui mettent en jeu les émotions. Celles-ci n'échappent pas à la critique des interlocuteurs et peuvent être soumises à des procédures de justification ou de réfutation ; on peut tenter de les susciter ou, au contraire, d'empêcher leur émergence en montrant leur inadéquation à une situation donnée. L'enquête porte donc sur la construction des émotions dans et par le discours, mais aussi sur ce que l'auteur appelle leur « argumentabilité ». Essentiellement théorique, la première partie de l'ouvrage vise à élaborer un modèle opératoire permettant d'analyser le rôle argumentatif des émotions dans le corpus choisi : les comptes rendus de quatre grands débats parlementaires français sur l'abolition de la peine de mort. L'approche se veut résolument langagière, c'est-à-dire linguistique, textuelle, générique et descriptive. Dans les deux premiers chapitres, Raphaël Micheli mène ses investigations au sein de l'ancienne rhétorique (Aristote, Cicéron, Quintilien) et des théories contemporaines de l'argumentation (modèles de Stephan E. Toulmin et de Chaïm Perelman, modèles normatifs de l'école d'Amsterdam et de la logique informelle, modèles descriptifs d'Oswald Durcot et de Jean-Blaise Grize, modèle dialogal de Christian Plantin), pour savoir quel rôle joue l'émotion au sein de celles-ci. Force est de constater avec le chercheur suisse que le résultat est assez pauvre, car les Anciens donnent relativement peu d'indications pratiques et les théories modernes de l'argumentation, pour des raisons propres à chacune d'elles, accordent peu ou pas de place au *pathos*. Il ne reste que les intuitions d'Aristote, qui pressent les origines cognitives des émotions et chez qui « chaque passion est couplée à un type de situation ou, plus précisément, à un type d'évaluation d'une situation » (p. 50), ainsi que les suggestions héritées de Christian Plantin dans le cadre de son modèle dialogal et de ses travaux sur les énoncés d'émotions. Au troisième chapitre, l'auteur effectue un relevé critique des outils pertinents que peuvent lui apporter les sciences du langage sur la question de l'inscription des émotions dans le discours : il renonce logiquement à l'émotion effectivement éprouvée et, au sein de l'émotion sémiotisée, aux phénomènes para- ou non verbaux. Il distingue alors l'émotion exprimée – soit dite, par dénotation directe ou indirecte, soit montrée par d'autres moyens linguistiques – de l'émotion visée par le discours, tout en ne perdant pas de vue la possibilité de contrecarrer ou d'étayer une émotion, c'est-à-dire l'émotion proprement argumentée. C'est avec ces quelques éléments que Raphaël Micheli édifie, au quatrième chapitre, un modèle en trois étapes. Tout d'abord, plutôt qu'une perspective de l'expression de l'émotion dont l'unique source serait l'intérieur du locuteur, le chercheur adopte un angle d'attaque extérieur et s'occupe de l'attribution des émotions par les énoncés aux différents acteurs mis en scène par le discours. Vient ensuite l'évaluation de l'émotion, c'est-à-dire de son ajustement à l'acteur censé l'éprouver, à l'objet intentionnel, à la situation décrite, et dans sa capacité à inciter à l'action. Enfin, l'auteur remarque – et c'est là le cœur et toute l'intelligence du modèle – que légitimer ou illégitimer une émotion nécessite le recours à une topique : justifier ce qu'il convient ou ne convient pas d'éprouver passe par l'explicitation ou la représentation discursive de la situation sur laquelle l'émotion se fonde implicitement. Après un réexamen de la notion de topique, il s'agit donc d'identifier des types de situation, ou des situations-types, propres à susciter certaines émotions, ainsi que leurs composantes. L'auteur puise alors son inspiration dans la théorie de l'*appraisal* en psychologie cognitive (Klauss Scherer, Andrew Ortony,

Friedrich Ungerer, etc.) qui tend à confirmer, de manière indépendante, les hypothèses d'Aristote et au sein de laquelle chaque émotion est associée à une évaluation inhérente et rationnelle par le sujet de la situation qui se présente à lui. Ses critères peuvent être reformulés en paramètres topiques et sont susceptibles de connaître une exploitation discursive : parmi ces variables figurent le rôle et le type des acteurs représentés, la cause de la situation décrite, les éventuelles conséquences que lui prête le discours, la possibilité de maîtrise de ces dernières, l'analogie avec d'autres situations émotionnellement pertinentes, la conformité aux valeurs ou à une certaine image de soi.

- 3 La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse de l'émotion dans les comptes rendus écrits de quatre grands débats parlementaires français sur l'abolition de la peine de mort (1791, 1848, 1908, 1981) qui ont donné lieu à des débats en séance publique et à un vote sur le retrait ou le maintien de la peine capitale. Raphaël Micheli est d'abord contraint de justifier le choix d'un tel corpus face à l'approche dite « sociologique » qui voudrait en nier la valeur. Outre le fait qu'une analyse rhétorico-argumentative de ces débats présente un intérêt en elle-même, le meilleur argument avancé est sans doute que les comptes rendus parlementaires constituent un genre tout à fait particulier dont les spécificités sont conférées par la situation ou, plutôt, le contexte pertinent par le support écrit et le principe de publicité : accès durable, caractère officiel, réception différée et à distance, statut des locuteurs (représentants de la nation) et variété des allocutaires (députés, opinion publique), visées pragmatiques (justifier une position auprès des représentés plutôt que convaincre les autres représentants). Quant au parcours analytique et chronologique lui-même qui décortique avec une rigueur minutieuse et une attention constante aux données linguistiques l'utilisation des émotions dans les interventions des députés abolitionnistes et antiabolitionnistes, il paraît impossible de résumer en quelques lignes toute la richesse de cette captivante enquête. Pour attirer le futur lecteur sans rien gâcher de son plaisir, disons simplement que l'on assiste avec intérêt à la mise en place de stratégies argumentatives complexes (hiérarchisation, dissociation de l'émotion, attribution et renversements des rôles), à des régularités (stabilisation provisoire de l'*ethos* abolitionniste) et des discontinuités, à des modifications et des évolutions surprenantes (topique du spectacle de l'exécution, usurpation d'un droit divin), ou encore à l'émergence et à l'exploitation récurrente de certains thèmes comme l'efficacité pénale, la question du droit, la mise en scène de la souffrance, la figure de la victime. Les argumentations antagonistes visent également à construire des émotions particulières (peur, pitié, indignation, honte) et se répondent parfois sur ce point très précis (concession de l'émotion, « *pathos contre pathos* », « indignation éclairée », etc.).
- 4 Dans cette recension, je n'ai pas cru bon de réserver un espace pour une critique de détail, fastidieuse et malaisée, qui risquerait de ternir malencontreusement les innombrables qualités de l'ouvrage. En effet, *L'émotion argumentée* remplit ses ambitieux objectifs avec brio : une contribution théorique à l'épistémologie des études argumentatives (état de la question, réexamen du concept de *pathos*, remise cause de la dichotomie *logos-pathos*, parcours critique à travers les différents systèmes théoriques, proposition d'un modèle audacieux) et une contribution socio-historique avec un point de vue synoptique sur les discours abolitionnistes et antiabolitionnistes. Le seul regret que l'on puisse éprouver est que les bénéfices du modèle sont quelque peu limités par la teneur des discours auxquels il s'applique : la palette des émotions rencontrées est peu étendue, les débats sont fortement empreints d'émotions, qui sont le plus souvent

directement thématisées. Le corpus ne permet pas d'exploiter toutes les dimensions et les propriétés d'un modèle en cours d'élaboration, mais qui semble, d'ores et déjà, extrêmement fécond : les paramètres topiques et leur orientation forment des axes qui permettent de coupler les émotions (pitié/indignation, honte/fierté) de différentes manières ; ils fournissent aussi les clés du travail rhétorique effectué par l'orateur qui va privilégier et faire ressortir une ou plusieurs émotions au détriment d'autres. Pour terminer, je voudrais souligner – car c'est un trait suffisamment remarquable pour être noté – le talent didactique de Raphaël Micheli : le style clair et sans fioritures, l'usage judicieux des marques typographiques et les nombreuses synthèses qui jalonnent la progression rendent la réflexion scientifique accessible, la lecture agréable et, pour le spécialiste averti comme pour le curieux de passage, littéralement passionnante.

AUTEURS

BENOÎT SANS

FNRS-GRAL, université libre de Bruxelles
benoit_sans@hotmail.com